

Un mari qui chasse

Autor(en): **Chavette, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 18

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196229>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'empereur d'Autriche, Joseph II, en Suisse.

Nous devons à l'aimable obligeance de MM. v. M., à Lausanne, le plaisir d'offrir à nos lecteurs les lignes suivantes extraites d'un mémoire manuscrit, donnant la relation d'un voyage que l'empereur d'Autriche fit en 1777. On lira sans doute avec un vif intérêt ce qui a trait au passage de ce monarque en Suisse, à Genève, Lausanne, Berne, Bâle et Schaffouse.

Fragment

d'un voyage de l'empereur Joseph II, sous le nom de Comte de Falkenstein, accompagné des Comtes de Colleredo et de Coblenz, et avec quelques domestiques, par CÉSAR DE SAUSSURE.

« Trois grandes voitures de voyage fort simples sortirent de Vienne le 1^{er} avril 1777. Dans toute la route, l'empereur garda le plus grand incognito; il ne voulut recevoir aucun des honneurs qu'on se proposait de lui faire, ni recevoir aucune visite de cérémonie. Il alla toujours loger dans les hôtelleries publiques. Voyageant de cette façon, il lui arriva divers événements singuliers. On ferait un livre curieux si on pouvait les tous narrer. Je n'en rapporterai que quelques-uns.

Après avoir visité Paris et les principales villes de France, Nantes, Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Marseille, Toulon, Lyon, le comte de Falkenstein arriva à Genève le 13 juillet. Il ne voulut pas loger dans la ville, mais alla loger à Sécheron, à un petit quart de lieue de la porte Cornavin, parce qu'il apprit qu'on se préparait à lui rendre des honneurs qu'il voulait éviter, et qu'on voulait mettre une garde bourgeoise aux portes et aux environs des *Balances*, le plus grand et le meilleur logis de Genève.

» Monsieur Necker, quoique genevois et protestant, était parvenu depuis quelques mois à l'éminent et délicat emploi de Directeur général des finances de France. Il avait écrit à M. Horace Bénédicte de Saussure, professeur de philosophie à l'académie de Genève, que le comte de Falkenstein y passerait environ un temps, qu'il demanderait à le voir parce qu'il avait ouï parler de lui comme d'un savant naturaliste et d'un grand botaniste, et qu'il le pria de ne pas s'absenter.

» Effectivement, notre célèbre voyageur envoya chercher M. de Saussure le lendemain matin de son arrivée. Il ne le quitta point de tout le jour. Ils parcoururent à pied toute la ville, quoique toujours suivis d'une foule de monde. Ils allèrent à l'Arsenal, à la Bibliothèque. M. le professeur Diodati, bibliothécaire, satisfait beaucoup le comte de Falkenstein par sa politesse, par ses manières naturelles et ingénues et surtout par son savoir et sa méthode d'expliquer et de rendre raison sur tout ce que le prince lui demandait. On lui fit remarquer le portrait de Calvin. « C'était un grand homme, dit le comte, il a fait beaucoup de bien, de même que Luther, même à l'Eglise romaine, en dissipant les ténébres et la crasse ignorance où toute la chrétienté était alors plongée. »

» En parcourant les rues et en passant devant la belle maison Boissier, M. de Saussure dit au prince voyageur : « C'est ici ma demeure; si vous voulez me faire l'honneur d'y entrer, vous pourriez vous y amuser quelques moments à mon cabinet de physique et de curiosités naturelles. » Le comte y consentit gracieusement. M^{me} de Saussure l'attendait

avec quelques dames de ses parentes et amies. Il leur fit et leur dit à toutes quelques politesses et il alla passer une heure au cabinet d'histoire naturelle.

» Je ne rapporterai pas toutes les particularités arrivées à Genève au comte de Falkenstein. On remarqua qu'en passant dans les rues, il saluait, en ôtant son chapeau, tous ceux qu'il rencontrait et lui paraissaient mériter son attention. Il témoigna avoir vu avec plaisir M. Weslow, âgé de 92 ans, qui en 1717 et 1718 avait été ministre de Pierre-le-Grand à la cour de Vienne. Il le reçut très affablement et lui fit plusieurs questions relatives à cette époque, et en particulier sur le tzarowitz Alexis.

» Il alla voir le célèbre peintre Liotard et sa belle collection de tableaux, dont une grande partie est de son pinceau. Il vit encore M. Borit, auteur des descriptions des glaciers des Alpes en Savoie et en Suisse; il admira les différentes vues que M. Borit avait dessinées sur les lieux; elles lui donnèrent quelque envie d'aller voir les originaux, mais M. de Saussure, prudemment, l'en détourna, parce que, quoique ce voyage est très curieux et très extraordinaire, il est trop fatigant et trop périlleux pour y exposer une tête aussi précieuse que celle de Joseph II.

» Il partit de Genève le 15 juillet de bon matin et passa par Ferney; il avait pensé y voir le célèbre Voltaire, mais je ne sais ce qui arriva qui lui fit changer d'idée, de sorte qu'il traversa Ferney sans s'y arrêter, au grand mécontentement du vieux Anacréon qui se flattait et s'était préparé à recevoir chez lui le premier monarque de l'Europe. Il dina à Rolle à la *Tête-Noire* et arriva ici à Lausanne à 5 heures du soir. Il descendit de voiture près de la maison du Tirage et alla faire un tour de promenade à la grande allée sur Montbenon. Quelques indiscrets l'abordèrent et lui firent quelques questions qui lui déplurent, ce qui l'engagea à rentrer dans son carrosse pour aller mettre pied à terre au *Lion d'Or*, notre meilleur logis. Quelques moments après son arrivée, il demanda au sieur Traxel, hôte de cette auberge, si le docteur et professeur Tissot était en ville, et s'il pourrait le voir. Les *Avis au Peuple* et les autres ouvrages de M. Tissot traduits en toutes les langues de l'Europe lui ont donné une si grande célébrité, que sans doute Joseph II eut envie de le voir.

» Notre célèbre médecin se trouvant dans une maison près du Lion-d'Or, se rendit sur le champ où il était demandé. Il fut reçu avec beaucoup d'affabilité et de politesse. Il eut l'honneur de passer près d'une heure avec l'illustre voyageur. Il lui fit bien des questions qui surprirent M. Tissot, lui faisant voir que celui qui les faisait était plus instruit et plus savant qu'il ne s'y attendait.

» Le seigneur Bailli alla au Lion-d'Or pour faire visite au comte de Falkenstein, mais il se fit excuser en faisant dire qu'il ne recevait point de visites. Il en fit dire autant à une députation des magistrats de Genève. Le comte témoigna au sieur Traxel qu'il avait quelque envie de voir la cathédrale et la terrasse pour en admirer la belle vue. Traxel lui représenta qu'il y avait tant de monde qui l'attendaient dans les rues et sur la plateforme, qu'il aurait peine à percer, mais que s'il souhaitait de voir le même point de vue, il aurait l'honneur de le conduire de l'autre côté de la rue dans un jardin et sur une terrasse, d'où l'on a à peu près le même aspect. Le prince voyageur y consentit.

» Une infinité de monde de tous rangs était aux fenêtres et dans la rue. En la traversant, le comte salua poliment, en ôtant son chapeau, tous ceux qu'il crut être dignes de son attention. On le conduisit au jardin et sur la terrasse de M^{me} la générale Constant. M^{lle} Cécile Casenove, fille de M^{me} Bla-

quière, se trouva au bas de l'escalier; elle fit quelques pas dans la cour, s'approcha du prince et lui dit : « Permettez, monsieur le comte, que j'aie l'honneur de vous conduire dans notre jardin. » Le supposé comte voyageur, le plus gracieusement du monde, lui offre et lui donne la main en lui disant : « Je suis charmé d'avoir un aussi aimable conducteur. »

» M^{me} Blaquière est depuis longtemps établie à Lausanne avec M. Blaquière, son second mari, et une partie des enfants qu'elle avait eu de M. Casenove; elle est logée au premier appartement de la maison de M^{me} la générale Constant, au rez-de-chaussée du jardin; elle ne manqua pas de s'y trouver quand le comte de Falkenstein y entra, tenant toujours par la main M^{lle} Casenove. Elle l'aborda et lui dit : « J'espère, monsieur le comte, que vous pardonneriez à la tendresse d'une mère la liberté que je prends de vous recommander mon fils cadet. Depuis quelque temps, il a l'honneur d'être au service militaire de sa majesté impériale. Comme je sais que vous avez beaucoup de crédit à sa cour, je vous supplie de vouloir bien prendre sous votre haute protection mon fils, moyennant qu'il s'en rende digne par une bonne conduite. » Le comte eut la bonté de s'informer du nom du régiment et de la compagnie où servait le jeune officier qu'on lui recommandait. M^{lle} Casenove courut mettre sur du papier l'adresse de son frère et revint avec empressement l'offrir au comte; il le prit et le mit dans son portefeuille en disant à M^{me} Blaquière : « Mais, madame, faites mieux; écrivez ce soir à votre fils, envoyez-moi à l'auberge votre lettre et je la lui ferai tenir. » M^{me} Blaquière, frappée d'une offre si inattendue et si gracieuse, ne manqua pas d'en profiter. De sorte qu'on se flatte que si le jeune Casenove se conduit bien et qu'il puisse s'attirer la bienveillance de ses supérieurs, il ne sera pas oublié.

» Beaucoup de messieurs et de dames se trouvèrent au jardin de M^{me} la générale Constant pendant que le comte de Falkenstein y était; il les salua tous gracieusement et s'entretint quelques moments avec M. le bourguemestre Polier de St-Germain, avec M. le lieutenant-colonel de Crousaz-Miron et avec quelques autres auxquels il fit diverses questions sur ce pays, sur son gouvernement, sur ses forces, sur ses productions, etc. Tous lui témoignèrent que nous sommes un des peuples du monde le plus heureux d'être dans la position où nous avons le bonheur de vivre, etc. Environ vers les huit heures, il se retira et alla souper assez légèrement à son auberge, car il ne mangea presque rien qu'une petite assiette de fraises et il se coucha un peu après neuf heures.

» Le lendemain, après avoir pris une tasse de chocolat, au lieu de faire demander au sieur Traxel ce qu'il lui fallait, il lui mit lui-même à la main un rouleau de 25 louis, et partit à cinq heures du matin, en laissant tous les Lausannois qui avaient pu avoir l'honneur de l'approcher, enchantés de sa politesse, de son affabilité et de sa popularité. Aussi, dès le même jour, un de nos messieurs, enthousiasmé de ses belles vertus, fit ce quatrain :

Ne rencontrer partout que des admirateurs,
Se dérober à leurs justes hommages,
Faire du bien, s'instruire et gagner tous les cœurs,
C'est l'histoire de ses voyages.

(La fin au prochain numéro.)

Un mari qui chasse

Depuis longtemps M. Duffost se promettait de faire l'ouverture de la chasse avec quelques joyeux amis que sa femme ne peut souffrir. Madame n'a rien dit qui laisse soupçonner qu'elle est hostile à ce projet.

Enfin la chasse est autorisée en Seine-et-Oise. La veille du bienheureux jour, monsieur a préparé son costume tout flambant neuf, nettoyé son fusil, complété sa provision de cartouches et, demain, il aura tout sous la main à l'heure matinale du réveil. Dès le soir, pour n'être retardé en rien, il a même fait ses adieux à sa femme. Au point du jour, il saute du lit.

« Allons, chasseur, vite en campagne ! » fredonne-t-il bien bas pour ne pas éveiller son épouse qui dort profondément, le nez dans la ruelle.

Il s'habille à la hâte. Puis il veut prendre son fusil... O surprise!!! le fusil a disparu du coin où il l'avait placé la veille!

Sur la pointe du pied, il visite en silence tout l'appartement... Pas de fusil!... A bout de recherches, il se décide à interroger sa femme.

MONSIEUR (*prenant sa voix douce*). — Dors-tu ? ma Louloute ; hein ? dors-tu ?

MADAME (*s'éveillant*). — Tiens, te voici déjà revenu de ton ouverture de chasse, mon chéri ?

MONSIEUR. — Non, il n'est encore que cinq heures du matin... Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Je ne peux pas mettre la main sur mon fusil.

MADAME. — Est-ce qu'il t'est vraiment indispensable ?

MONSIEUR. — Dame ! avec quoi veux-tu donc que je tue les lièvres ?

MADAME. — Comment faisait-on au moyen-âge, quand la poudre n'était pas inventée ? On tuait pourtant aussi des lièvres.

MONSIEUR. — C'est possible ! mais je ne veux pas me faire montrer du doigt en arrivant au rendez-vous avec un épéu et un carquois.

MADAME. — Pourquoi pas ? Les journaux ne seraient pas remplis d'accidents de chasse résultant d'armes à feu... On a son fusil à la main, on franchit un fossé... et crac ! on se tue, on tue son voisin, comme c'est arrivé, l'an dernier, à M. Dupitois !

MONSIEUR. — Heu ! heu ! Dupitois... Celui qu'il a tué était son beau-père... Peut-être bien qu'en étudiant la chose à fond, on aurait pu découvrir que ce n'était pas tout à fait un accident.

MADAME. — Ta, ta, ta... Mon notaire me disait encore hier : « Notre bonne saison d'affaires, c'est le moment de la chasse. »

MONSIEUR. — Voyons, tu sais que je chasse pour mon obésité... que je ne descends jamais d'omnibus sans qu'il soit bien arrêté. Pourquoi donc veux-tu croire que, parce que j'ai un fusil en main, je vais me mettre à bondir comme une chèvre... Oh ! non, je suis plus prudent que ça.

MADAME. — Ah ! elle est jolie votre prudence ! Quand je pense que, l'an dernier, on vous rapporta ici tout ensanglanté.

MONSIEUR. — Oui, mais ce n'était pas un accident... c'était par un miracle, par un phénomène inouï. Je chasserais encore dix mille ans que pareil fait ne se reproduirait pas.

MADAME. — Est-ce que vous allez toujours me soutenir votre mensonge que c'était un lièvre qui vous avait tiré un coup de fusil ?

MONSIEUR. — Puisque c'est la vérité.

MADAME. — Ah ! ouïche !

MONSIEUR. — Il n'y a pas de ouïche ! je poursuivais un lièvre dans les vignes... le raisin était mûr, et dame ! le raisin, c'est comme le galon... une grappe par ici, une grappe par là... on va jusqu'au moment où l'on se sent tout à coup le ventre inquiet. Dans cet état là, je couche mon fusil par terre, le canon un peu relevé par une pierre pour lui éviter l'humidité et je passe derrière un buisson... C'était précisément celui où se cachait mon lièvre !... Effrayé par la vue et le bruit, l'animal bondit et, dans sa fuite, il va juste poser sa patte sur la gachette de mon fusil, qui part... Je reçois la charge en plein dans la portion de mon individu qui prenait l'air... J'étais gravé !... (*Changéant de ton*). Avec tout ça, je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon fusil ?

MADAME. — Vous l'aurez posé dans quelque coin humide où la rouille l'aura rongé.

MONSIEUR. — Dans ce cas je retrouverais au moins la crosse... Tiens, chère amie, tu ferais mieux de m'avouer franchement que tu l'as caché.

MADAME. — Et quand cela serait ? Est-ce donc une existence que celle d'une femme qui, toute la journée, tremble de voir revenir son mari sur un brancard. Je ne comprends pas qu'un homme raisonnable aille oublier sa femme, son commerce, ses échéances, pour satisfaire une idiote manie de tirer des coups de fusil sur ses voisins... Les journaux ne racontent que ça !

MONSIEUR. — Tu te fais une fausse idée de la chasse, si tu te figures qu'on emploie le temps à se tirer les uns sur les autres... Oui, peut-être en province, où l'on s'ennuie et où les querelles de religion subsistent toujours. Mais à Paris, ce n'est plus ça... Je sais bien que tu vas encore me parler de Dupitois, mais je te répéterai aussi que la victime était son beau-père... Non pas que j'excuse Dupitois, sois-en persuadée, mais tous les chasseurs ne sont pas des Dupitois. Tiens, par exemple, je te citerai l'ami Blanquet.

MADAME (*avec ironie*). — Je vous conseille de le citer, celui-là ! Pas plus chasseur que ma pantoufle !

MONSIEUR. — Pas chasseur, lui... il ne rentre jamais au logis sans au moins dix perdreaux et deux ou trois lièvres.

MADAME. — Oui, mais achetés chez le marchand de gibier... Quant à en avoir tué un seul avec son fusil, bernique !... Ne me remuez pas la tête, je sais ce que je sais, allez !... C'est un monstre d'infidélité et d'inconduite, votre Blanquet. Aussi sa pauvre femme, qui se doutait que son bandit d'homme chassait autre chose que le lièvre, a voulu s'assurer s'il faisait réellement le coup de feu. Elle lui a chargé chaque canon de son fusil avec une bougie... Il y a trois ans de cela, et les bougies y sont encore ! Chez tous les marchands d'estampes, il y a une gravure qui représente un chasseur barrant le bout d'un pont à une bergère qui voudrait traverser l'eau. Le chasseur frise sa moustache en faisant des yeux émerillonés, et la gravure s'intitule : *Le droit de passage*... Voilà le gibier que chasse votre Blanquet ! Est-ce que vous aussi vous réclamez le droit de passage aux bergères ?

MONSIEUR. — Au lieu de me conter toutes ces balivernes, tu ferais mieux de me rendre mon fusil... Voyons, tu ne veux pas me déshonorer devant tout le quartier ?

MADAME. — Comment cela ?

MONSIEUR. — En me voyant passer ainsi costumé en chasseur et sans fusil, les voisins se diront, à coup sûr, que les renseignements ont été si mauvais qu'on a refusé de me donner un port d'armes. Alors on forgera un tas de calomnies qui nous nuiront plus tard quand nous voudrions établir notre fille... Songe à cela, Bibiche, et rends-moi mon fusil. Ne me laisse pas ridicule aux yeux de mes amis.

MADAME. — Alors, monsieur préfère ses amis à sa femme ?

MONSIEUR. — Non, mais je ne veux pas être blagué pour m'être ainsi laissé désarmer. Je les entends déjà quand nous déjeunerons à la matelote de Gournay.

MADAME. — C'est bien ça ! Une matelote ! ces messieurs vont godailler, boire, s'échauffer la tête, puis, au dessert, on jouera avec les fusils, on s'ajustera... toujours comme dans les journaux.

MONSIEUR. — Ah ! tu m'ennuies à la fin avec tes journaux ! (*D'un ton impatient*) Veux-tu me rendre mon fusil, oui ou non ?

MADAME. — Non, non, non.

MONSIEUR. — Alors je vais m'en acheter un autre avec l'argent que j'avais mis de côté pour t'acheter tes toilettes d'automne.

MADAME. — O maman ! (*Elle a une violente attaque de nerfs ; son mari effrayé et attendri lui prodigue ses soins.*)

MONSIEUR. — Voyons, Louloute, calme-toi... Eh bien, non, je n'irai pas chasser, j'y renonce, je respecte tes craintes.

MADAME (*d'une voix douce*). — Tu tenais donc bien à chasser ?

MONSIEUR. — Sans doute. Depuis si longtemps je me faisais une fête de cette journée.

MADAME. — Puisque tu m'as cédé, je veux maintenant que tu chasses toute la journée... Et pour te le prouver, je vais te mettre moi-même l'arme en main. Ouvre le tiroir d'en haut de la commode.

MONSIEUR (*à part*). — Enfin, je vais tenir mon fusil !

MADAME. — Que vois-tu dans le tiroir ?

MONSIEUR (*désappointé*). — Un soufflet Vicat et une boîte de poudre insecticide.

MADAME. — L'appartement est infesté de petites bêtes incommodes... Chasse toute la journée, mon ami.

MONSIEUR (*à part*). — C'était bien la peine de me mettre des guêtres jusqu'au ventre !

Eugène CHAVETTE.

Un de nos collaborateurs vient de retrouver dans son portefeuille les vers qui suivent, inspirés par une visite au Village suisse, alors que cette petite merveille de l'Exposition nationale attirait tant de monde à Genève.

Nôutron veladzo.

Dein cé galé villho veladzo
Se n'ia jamé z'u dè mariadzo,
N'ia jamé non pllie dè dècès,
Ni dè tzeacagnès, ni procès.

Yè biò tzertzi lo cemetiro
Pré d'ao mothi vîro, revîro,
N'ein vèto mein ; mein d'èpetau,
Mein dè sergent-municipau.

Ne f'ài ia mein dè tzaravoutès,
Dè chenapans, dè croufès rouitès ;
Ne f'ài ia que d'ài bravès dzeins,
D'ài bons Suisses, d'ài citoyens !

Tzacou s'ein va à s'n'ovradzo
Dè grand matin, avoué coradzo,
Delon, demà, demecro, d'dzào,
Deveindro, decendo... s'on pào !

Demeindze l'est lo m'im'affère :
La fenna, lè z'infants, lo pére,
Apré la messa, lo sermon,
D'ài vont travaill' ein coumon.

Quoui la fé cé tant bio veladzo
Iò l'on f'ài d'ao se bon froumadzo ?
— *Bowier, Brémond*, deux Genevois.
— L'ont meretà d'être Vaudois !

La rèsse et lo moulin, la fretèri, la fordze
Que vont, ice, asse bin que d'ao côté dè Mordze,
Font que dein cé veladz'on sè cràirè tzi sè ;
Et quand la fenna dit : « Ora, dépatze-tè ! »
Lo lieu s'ein va ; adon ye faut reprèindr'on verro
D'ao syndica vaudois, tant bon, tant salutairo.
Faut assebin revàirè lè vatzès, lè modzons,
Lè tchivvès, lo bocan, et polail' et pindzons,
Lè z'armailis tant bio, lo bolondzi d'ein face,
Refèr'on tor per lè, reveni su la pliace ;
Der'adié à tot cein, dein son tieu lo gravà,
Kà jamé n'aré cru qu'on ein pussè plliorà !

Ora, allein-no-z'ein ! ne pu mé restà ice,
Su trão èmu... su flài, oi !... Vive la Suisse !
Et Dzenév'assebin, et ti lè Genevois !
Lè mè que vo lo dio, mè, on villho Vaudois.

M. D.

Quand lè Bourbaqui étiont perquie, on vilho sorda dè pè Monlavela, qu'avai servi ein n'Hollande lè z'autro iadzo, contrè lo grand Napoléon, desà :

— Ora que vayo eiliào Français, cein mè fà rassoveni dièro ne lè z'ein fé corrè dein lo temps.